

Du crève-oreille au grand vanneur

par Igor Reitzman¹

Le registre symbolique fournit toutes sortes d'occasions d'écouler nos réserves de vinaigre notamment dans les périodes de surproduction. Je parle ailleurs de l'attaque contre le territoire d'implication de l'autre. Je m'en tiens ici à l'évocation de deux classiques que vous avez forcément rencontrés : le crève-oreille et le grand vanneur.

Agression-éclaboussure

Le *crève-oreille* inonde son entourage de colères qui ne le concernent pas :

Amandine découvrant qu'il lui manque la moitié de ses élèves partis en vacances avec un jour d'avance, déverse sur les présents sa magistrale indignation...

Roberto est un pacifiste ardent ; chaque soir, en écoutant les informations, en lisant son journal, en revenant de ses réunions, il rentre dans de vertueuses colères qu'il est prudent de ne pas contredire... Sa femme et ses enfants deviennent, à leur corps défendant, l'auditoire captif, la caisse de résonance, la cuvette dont sa bile a besoin.

Mise en boîte et vannerie

Entre gens qui coexistent durablement sans s'être choisis, on rencontre souvent une forme de sociabilité qui mélange - comme dans le pâté d'alouette - la cordialité et l'agressivité. Cela se manifeste

-physiquement par la bourrade (tantôt caresse qui se camoufle en coup et tantôt coup qui se camoufle en caresse),

-symboliquement par un amical bombardement plus ou moins continu de moqueries plus ou moins acérées dirigées vers celui (ou celle) qui semble le plus vulnérable.

Quand le groupe s'est choisi une "tête de Turc" dans la longue durée (cible permanente, tir groupé), on peut parler de lynchage symbolique rampant, lynchage vannal qui peut, dans certains cas

¹ Igor Reitzman, **Longuement subir puis détruire** : De la violence des dominants aux violences des dominés (Pour avoir le texte intégral, cliquez sur le titre dans le Sommaire)

particulièrement lourds, s'achever par le suicide. L'expression de "*mise en boîte*" se trouve alors définitivement et miraculeusement justifiée. Ceux qui l'emploient ont, en quelque sorte, dès le début du processus, une admirable prescience de son aboutissement. Cette paisible férocité n'exclut pas l'entraide matérielle à l'occasion, par exemple au profit de la veuve et de l'orphelin. On n'est pas des monstres tout de même !

Si l'on a le souci d'être complet, on notera que dans les régions où fleurit le houblon, à l'expression "mise en boîte", il convient de préférer l'expression plus chaleureuse de "mise en bière".

En y regardant de plus près, on découvrirait le Grand Vanneur et ses adjoints, puis la masse des courtisans s'esclaffant avec complaisance, parfois simplement pour cacher leur gêne, discrètement reconnaissants qu'un autre serve de cible et convaincus qu'un Grand (Vanneur) "*nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal...*" comme aurait pu le dire Beaumarchais.

Dans d'autres groupes, les plaisanteries s'échangent entre gens qui ont un "armement" équivalent et une combativité suffisante pour rendre coup pour coup. Ceux qui participent à de tels groupes disent volontiers qu'il y a une "*bonne ambiance*" mais chacun y vient avec son bouclier, et la gaieté y est parfois carnassière surtout après la vingtième gorgée de bière !

Le besoin de blesser les autres, partiellement amorti du fait du contrôle social, se satisfait par cette multiplicité de vanes, que l'agresseur est censé ne pas penser vraiment, qu'il dit seulement pour amuser la galerie. C'est pour rire ! C'est à partir de cette convention que le jeu de massacre peut continuer. Et même si on est ulcéré, il est de bon ton de n'en rien laisser paraître pour montrer qu'on est beau joueur, pour ne pas être totalement exclu.

"J'ai pris la vanne à la rigolade, pour rien envenimer, et on a terminé en bons potes. à la framboise..."

(Albert Simonin, *Touchez pas au grisbi*, p. 201).

D'ailleurs quelle alternative ?

S'exclure ? Ce n'est pas toujours possible. Et puis sortir du cercle pour ne plus être égratigné, c'est renoncer aux services possibles que ce cercle peut fournir (auxiliaires pour un déménagement, week-ends à la campagne, partage quotidien du café...), c'est perdre la chaleur, la sécurité que peut donner le sentiment d'appartenir à un groupe. Pour certains, la vanne, si dévalorisante soit-elle, sera tout de même une nourriture appréciée, recherchée même. Enfin on fait attention à moi, on parle de moi, enfin j'existe pour d'autres. Celui qui meurt de soif ne peut se permettre d'être regardant sur la saveur du liquide !

Demander avec sollicitude au vanneur s'il trouve toujours autant de plaisir lorsqu'il enfonce les épingles ? Lui demander si c'est le

seul moyen qu'il ait trouvé pour prévenir tout le monde qu'en cas d'agression, il aura de quoi répliquer ? Mais on vous reprocherait peut-être de casser l'ambiance...

Rentrer dans ce jeu de la dévalorisation ? Rendre vanne pour vanne? Tenter de mettre les rieurs de son côté, d'humilier l'autre pour annuler sa propre humiliation ? Mais on ne s'improvise pas plus lanceur de vanne qu'on ne s'improvise lanceur de couteaux. Dans ces joutes oratoires plus ou moins permanentes, comme dans les tournois d'antan, ce ne sont pas les plus généreux et les plus délicats qui gagnent, mais ceux dont la langue n'a pas tremblé au moment de lancer la vanne et le couteau, ceux qui savent repérer le défaut de la cuirasse, ceux pour qui le discours de la dérision fut la langue maternelle. Quant à ceux qu'on a respectés dans l'enfance, ils ne seront jamais que des amateurs et ils ont tout à perdre s'ils se hasardent sur le terrain des professionnels.